

AVEC VERMOREL LE 21 MAI 1871 ⁽¹⁾ ...

Pris du désir de revoir - pour la dernière fois peut-être - son petit logement de la rue des Carrières, - derrière le cimetière Montmartre, Vermorel me propose de l'y accompagner, notre présence, en ce moment du moins, n'étant plus utile dans le quartier.

Le logis, composé de deux pièces et d'une cuisine qui lui sert de cabinet de toilette, est propre et modeste. Dans chacune des deux chambres se trouve un petit lit de fer, sa mère tenant de temps à autre passer quelques jours avec lui.

Les murs sont garnis de rayons chargés délivrés; tout est rangé avec soin; on se croirait chez quelque vieille fille bien ordonnée.

Nous causons, ou plutôt il cause avec sa volubilité habituelle. Il me raconte de nouveau sa vie de travail et de déceptions.

De temps en temps notre conversation est interrompue par le fracas des obus. Il en tombe même un sur le toit de la maison voisine et quelques vitres de la cuisine volent en éclats, brisées par la secousse.

- Nous sommes perdus, c'est certain... Mais nous l'avions prévu... C'est dommage tout de même de mourir sans pouvoir deviner ce qu'il adviendra de notre cause. On rétablira sans doute la monarchie, et puis on recommencera de lutter pour ramener la République... Comment sortira-t-on de ce cercle vicieux?

- Bah! mon cher, nous ne sommes pas morts encore. Il peut survenir des revirements inattendus.

- Des revirements! Vous n'y croyez pas plus que moi. Si nous avions eu le dessus, dans notre lutte contre Versailles, Thiers aurait appelé les Prussiens à son secours. Que leur importe à tous la patrie, dont ils ont plein la bouche? C'est la chute de la Commune qui les préoccupe avant tout, et ils l'obtiendront à tout prix. Vous le savez bien, vous qui les avez vus à l'œuvre lorsque je n'étais qu'un enfant.

- Soit. Nous serons vaincus. Mais vous êtes jeune, la mort peut vous épargner, et, plus tard...

- Moi, sortir vivant de la lutte? Non, cela ne se peut pas.

- Pourquoi?

- C'est alors que tous mes insulteurs d'autrefois ne manqueraient pas de prétendre que je n'étais qu'un agent de la réaction. Les jésuites rouges valent les noirs, allez!... Non, non, il faut que j'y reste et j'y resterai... Je pressentais bien, en quittant ma mère, que je ne la reverrais plus jamais.

Quelques larmes lui viennent aux yeux à cette pensée...

- Inutile de rien regretter, après tout... Combien de milliers d'autres qui nous valent bien, auront dans quelques jours, eux aussi, quitté à jamais ceux qu'ils aimaient?...

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

Quelques instants après, nous arrivions de nouveau au quartier général.

Plus personnel!

A la mairie, en face, nous trouvons seulement notre collègue J.-B. Clément donnant des ordres.

Les Versaillais contournant la butte Montmartre, sont entrés par la porte Ornano, qui, nous dit-on, leur aurait été livrée.

Le péril est grand, car de la porte Ornano, l'ennemi, par le boulevard Magenta, peut rapidement parvenir au centre de Paris.

Il s'agit d'avertir promptement l'Hôtel-de-Ville, pour qu'on dirige en toute hâte des forces vers ce point.

On amène un cheval à Vermorel qui se charge d'aller demander des renforts.

- Savez-vous donc monter à cheval?

- Non, mais ça ne fait rien.

Il lance son cheval au galop, au risque de se rompre les os avant d'arriver et il est bientôt hors de vue.

Je gagne alors en toute hâte le faubourg St-Martin pour tâcher qu'on envoie du monde vers la porte Ornano soutenir le premier choc.

Le citoyen Leroudier, président de la commission municipale de l'arrondissement, ignorait encore la nouvelle. Il me promet de faire le nécessaire et je regagne enfin le IV^{ème} arrondissement.

Il était temps!

Gustave LEFRANÇAIS.
